

Le libertaire

Redaction : G. EVEN
Administration : N. FAUCIER
72, rue des Prairies, Paris (20°)
(Chèque postal : N. Faucier 1165-55)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"

FRANCE	ÉTRANGER
Un an 42 fr.	Un an 50 fr.
Six mois 21 fr.	Six mois 25 fr.
Trois mois 10 fr.	Trois mois 12 fr.

Chèque postal : N. Faucier 1165-55

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

LE PROCÈS DES AUTONOMISTES

PATRIES!...

Le procès des autonomistes, qui se juge actuellement à Colmar, éclaire d'une singulière lueur tout ce que nous avons toujours proclamé concernant l'idée de patrie.

Nous avons vu assez rabâché sur les bancs de l'école, ne l'avons-nous pas assez lu dans les feuilles chauvaines, avant guerre, que l'Alsace, écrasée sous les lois d'exception de l'impérialisme allemand, souffrait le martyre et n'aspirait qu'à revenir dans le giron de la mère patrie, la France bien-aimée!

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine, Tant que nous vivrons, nous resterons Français!

Vous avez pu germaniser la plaine, Mais notre cœur... etc.

Ainsi chantaient les bardes à la Déroulède pour la plus grande joie des cocardiens en mal de revanche.

Elle est venue, la revanche, elle a même coûté fort cher : 1.500.000 morts, un nombre incalculable de stropiats de tous genres, sans compter les conséquences économiques, fruits de la victoire. Elle est venue, la revanche et, dans Strasbourg reconquise, sous le regard mouillé des politiciens voteurs de crédits — dont certains sont devenus les Pierre l'Ermites de la guerre des classes! — des généraux et des profiteurs de charniers, nos troupes glorieuses ont pu défilier au son des trompettes guerrières.

L'Alsace était enfin redevenue française! Il n'y a pas dix ans de cela. Et voilà que, déjà, cette fidélité inébranlable, cet attachement indéfectible tant vanté par les poètes se manifeste de singulière façon.

Voilà que les électeurs alsaciens envoient à la Chambre, des députés qui ne rêvent rien moins que de voir l'Alsace indépendante, c'est-à-dire répudier cette mère patrie devenue à son tour la plus abhorrée des mères.

Naturellement, cela ne fait pas l'affaire de Poincaré, qui se répand en discours et réussit malgré tout à amener dans son sillage une partie de la bourgeoisie alsacienne, de cette bourgeoisie qui, suivant la déclaration d'un accusé « autonomiste », est toujours à plat ventre devant le pouvoir quel qu'il soit.

L'autre fraction, dont les représentants, accusés de complot, sont aux prises avec les juges français, n'est pas, à notre avis, plus intéressante. Elle est puissante, car elle est animée par un clergé de combat qui craint surtout de voir ses prérogatives diminuer par suite de l'introduction en Alsace des lois laïques, lois, hélas-nous de la dire, qui laissent pourtant aux rattachés de France toute latitude pour accomplir en toute sécurité leur œuvre d'abrutissement.

Que reproche le Gouvernement français aux « comploteurs » de Colmar? Simplement d'être à la solde de l'Allemagne dans le but de créer un mouvement séparatiste. Les Allemands, je veux dire les patriotes allemands, auraient repris à leur compte et retourneraient à leur vainqueur la fameuse ritournelle :

« Vous n'aurez pas l'Alsace, etc... »

Tous les accusés se défendent de professer de tels sentiments. Ils sont Alsaciens, un point c'est tout. « L'Alsace aux Alsaciens », voilà leur devise. Ils consentiraient même à rester Alsaciens « dans le cadre de la France » comme ils l'étaient hier dans « le cadre de l'Allemagne ».

Car, finie la légende de l'Alsace esclave sous le joug teuton. L'abbé Fasshauer fait justice de cette « erreur de la propagande française ».

« Il est inexact, a-t-il proclamé, que l'Alsace fut esclave sous le joug allemand. » Il déclare également : « Du point de vue ethnique comme du point de vue linguistique, nous sommes Allemands. »

Chose curieuse, l'un des juges chargés de défendre contre les « autonomistes » la cause du patriotisme français si handicapé n'est autre qu'un ancien officier allemand qui, pendant la guerre, fit des déclarations empreintes du chauvinisme allemand le plus pur.

Que pensez-vous de tout cela, les « anciens combattants » revenus plus ou moins écopés et qui avez laissé accrochés aux barbelés tant de pauvres gars que les sornettes des revanchards avaient conduits à un aussi peu glorieux trépas?

Reconnaissez-vous enfin qu'on vous a assez « bourré la caisse » et que le mot Patrie est la plus sinistre des fumisteries?

Il serait peut-être vain de trop l'espérer. Mais nous, libertaires, dont la patrie est l'univers, nous ne nous laisserons pas de le répéter, de profiter de toutes les occasions — le procès de Colmar en est une — pour dénoncer les bas appétits, les calculs monstrueusement intéressés de tous ceux, financiers, politiciens, charlatans de toutes les religions, qui se servent de ce mot infâme pour assoier dans le sang des peuples leur domination et leurs fastes insolents.

Que les Alsaciens, balancés entre deux « patries » aussi despotiques l'une que l'autre, rêvent d'en posséder une troisième, c'est leur affaire. Mais je ne vois pas ce que peut gagner à cette savante combinaison le peuple travailleur d'Alsace. Espère-t-il acquiescer plus de bien-être et de liberté sous le signe des curés et des hobereaux autonomistes que sous celui du Kaiser ou de Poincaré? Se passionne-t-il seulement pour cette aventure politicienne qui ne peut qu'être d'un bon rapport pour ceux qui prendraient les rênes du pouvoir et se comporteraient à peu de choses près comme les gouvernants d'Allemagne et de France?

Il est souhaitable, au contraire, que les exploités d'Alsace et de Lorraine, comme tous ceux des autres pays, laissent de côté ces histoires qui n'avancent pas d'un pas leur émancipation et se préparent à d'autres luttes contre leurs exploiters de quelque patrie qu'ils se réclament.

L'attitude du Parti communiste dans cette affaire d'autonomie, ne manque pas d'épouvanter certains bons bougres d'ouvriers, « sympathisants » qui se demandent avec angoisse quel rapport peut avoir le point de vue autonomiste avec la lutte de classes tant annoncée à l'extérieur.

Ce n'est pas que nous trouvions bizarre le choix par les accusés de défenseurs communistes. Un avocat doit « défendre » tous ceux qui font appel à ses lumières, à son talent d'orateur, à sa science juridique. Mais que le parti lui-même soutienne l'autonomisme contre l'impérialisme français en Alsace, qu'il ait fait cause commune pendant les dernières élections avec les pires cléricaux, les plus sectaires et les plus arrogants qui soient, il y a là de quoi demeurer perplexes.

Il est vrai que les avocats bolchevistes s'efforcent de démontrer que leurs clients sont de bons français, animés surtout d'une foi ardente et d'un amour profond de leur patrie. Il n'y a pas plus patriotes que ces internationalistes professionnels. Et s'il est vrai que le Vatican soit derrière les curés autonomistes, cette alliance de Rome avec Moscou, si elle peut faire honneur aux qualités diplomatiques de M. Tchitchérine devrait ouvrir les yeux aux travailleurs trop crédules qui suivent les mots d'ordre bolchevistes et exécutent des manœuvres auxquelles ils n'ont rien à gagner.

Une fois de plus, nous le répétons : « A bas toutes les patries! » Car aucune, fût-elle alsacienne ou française, ne mérite le moindre sacrifice.

Toutes personnifient l'exploitation de l'homme par l'homme. Toutes sont génératrices de guerres, c'est-à-dire de ruines, de deuils, de souffrances.

Il faut supprimer les patries et non pas s'en créer de nouvelles. Les travailleurs conscients d'Alsace et d'ailleurs sont certainement de notre avis.

PIERRE MUALDES.

Lire en 2^e page :

LE DROIT PENAL ET

LA REVOLUTION

par E. MALATESTA.



Le véritable auteur de l'« attentat » de Milan

Sainte-Pucelle

Ainsi donc, dimanche dernier, tout le ban et l'arrière-ban de la fine fleur réactionnaire s'en est donné à cœur joie. Pensez donc! Il s'agissait de célébrer la gloire d'une jeune fille extraordinaire : « A l'âge où tous les jeunes gens pensent à l'idylle et où le romantisme règne dans leurs âmes, cette bergère ne rêvait que plaies et bosses, sang et massacre. Cette jeune fille, à l'âge où tant d'autres rêvent à l'amour, était d'une virginité incontestable et diplômée par le Gouvernement et, armée de sa candeur et de son pucelage, s'en allait repousser les Anglais hors du territoire ». Vous vous rendez compte de l'admiration sans limite que peuvent vouer à ce phénomène qui, si elle vivait de nos jours, serait à exposer dans une baraque à la Fête de Neuilly, vous imaginez sans peine la vénération que lui vouent toutes les oies blanches des Jeunes Filles Catholiques, tous les onanistes de l'Action Française et des Jeunes Patriotes, toutes les vieillies douairières dont le jeune temps fut un perpétuel service solennel rendu à Eros, tous les vieux libes qui ont pour passe-temps d'aller contempler les anatomies dévoilées des danseuses dans les loges du « Palace » ou des « Folies-Bergères ».

Car le véritable mérite de « Jeanne » ce fut, indubitablement, celui d'être « la pucelle ».

Or, par un dimanche aussi réfrigérant qu'un article de Maurras, tous les émasculés de Tailtinger et de Jean III, tous les petits crevés dont le patriotisme est aussi virulent qu'une maladie chronique à Léon Daudet, tous les tribulations dont les lauriers sanglants de Mussolini haillent les songes, tous sont allés défilant devant la statue de Jeanne d'Arc, sous la protection de la ficelle de la Guenue.

Les ministres de la République, les ministres de la première internationale (celle de Rome), les larbins de la finance et du Comité des Forges, sont allés relever de leur présence nauséabonde l'hommage que le peuple des jobards adresse chaque année à celle dont la légende dit qu'elle fut vendue et brûlée par les prêtres.

« Ah! le beau défilé, le splendide hommage! Toute la clientèle de la rue des Martyrs était descendue, place Saint-Augustin. Il ne manquait plus que la « maffiotte » pour que la fête fût au complet.

Les spartakiades, en leurs feuilles vénales du lendemain, célébraient comme il convenait cette journée commémorative. Tout s'était bien passé, les fidèles de Pie XI avaient consenti à ne pas anathématiser les infidèles du duc de Guise. Quelques « En avant, archet! » des chefs de section suffirent à redonner l'atmosphère qui convenait à une cérémonie patriotique.

Qu'était-ce donc, au fond, que cette fameuse Jeanne d'Arc? Ses actions méritent-elles tant que cela que les foules se prosternassent devant son effigie?

Le sacre de Reims, la délivrance d'Orléans, les voix de Saint Michel et d'un de ses compères indignés à la bergère de Domrémy d'aller bouter les Anglais hors de France, toute la légende aux images d'Épinal dont on bourre le crâne aux pauvres gosses à l'école laïque, tout cela est-il autre chose qu'une vaste fumisterie destinée à relever le prestige des gens d'armes?

Jeanne, la bergère de Domrémy, n'était-elle pas tout simplement une de ces « jeunes » qu'on appelle des « filles à soldats »?

Pour moi, la véritable histoire de Jeanne d'Arc est la suivante :

A Domrémy, casernaient des soldats, comme il en casernaient tant durant la guerre. Un de ceux-ci, par ses belles moustaches et des histoires qu'il contait, sut éblouir la petite Jeanne. Il l'emmena à la guerre. Là, de par le don généreux de sa personne à tous les « trouffions », d'ailleurs, elle ne tarda pas à acquiescer à une popularité analogue à celle de la « Madelon » en 1914-18. Elle devint la « mas cotte » de son régiment et tous les soldats, qui furent ses amants mutuels, faisaient d'elle un symbole grâce auquel ils se figuraient remporter des victoires, tels les « poilus » avec Nénette et Rintintin.

Capturée par les Bourguignons et les Anglais, elle dut sans doute refuser d'être aussi avenante avec eux qu'avec ses compatriotes et elle fut condamnée au bûcher.

Une sainte, une vierge? Non pas! Comme le disait si bien Thalamos, une hystérique dont les circonvolutions génitales lui jouèrent un sale tour.

Une vulgaire fille à soldats dont l'excuse ne fut même pas celle d'avoir besoin de gagner sa vie.

Et si on continue de glorifier la « Pucelle », je propose qu'on ajoute à sa fête, comme devant être glorifiée le même jour qu'elle, toutes celles qui faisaient partie du personnel des baraquas que l'on installait durant la guerre à l'arrière du front pour permettre aux poilus de tenir jusqu'au bout, entre deux permissions de « détente ».

ARISTOBULE.

FEDERATION PARISIENNE

Samedi 19 mai à 20 h. 30

ASSEMBLEE GENERALE

Salle Garrigues, 20, rue Ordener

Ordre du jour :

Examen de la situation de la Fédération et de l'opportunité d'un prochain congrès.

Tous les militants de la Région Parisienne se feront un devoir d'assister à cette assemblée dont l'importance est considérable pour la vie du mouvement anarchiste.

VERS LA GUERRE MONDIALE

EN CHINE?...

L'attaque brusquée des Japonais, à Tsi-nan-Fou, et la marche des Sudistes sur Pékin, remettent sur le plan de l'actualité, la question chinoise.

La guerre civile, qui depuis plusieurs années, ravage le pays, semble devoir toucher à sa fin — tout au moins entre Nordistes et Sudistes — par le désir exprimé par Tchan Tso Ling, grand chef de l'armée Nordiste, d'abandonner Pékin. Mais rien n'est moins sûr, ce dernier est encore capable de se retirer, avec ses troupes en Mandchourie, afin d'y préparer un de ces retours offensifs dont il a le secret. Mais au cas où les Sudistes triompheraient, il reste à savoir, dans quelle mesure, les généraux chinois s'accorderaient... pour partager le butin, en l'occurrence, le pauvre peuple chinois.

Le fameux Tchan-Kai-Chek, celui-là même, qui fut sacré, il n'y a pas si longtemps par les bolchevicks, grand libérateur des coolies chinois, et qui depuis a donné toute sa mesure en faisant massacrer ces derniers coupables d'avoir voulu déclencher la grève générale, accepterait-il de partager le pouvoir avec d'autres brigands de son espèce?

De son côté le général chrétien Feng, qui jouit d'une grosse influence, et qui dispose d'une armée nombreuse, ne sera-t-il pas tenté par l'appât d'une dictature à exercer sur un pays comptant plusieurs centaines de millions d'habitants?

Et si nous tenons compte de la versatilité des différents généraux chinois toujours prêts à se vendre au plus offrant, on peut prévoir que la situation n'est pas encore prête d'être stabilisée.

Cependant une hypothèse doit particulièrement attirer notre attention : c'est, malgré tous les obstacles que nous signalons plus haut, la réalisation de l'unité sudiste : le triomphe du Kuo-Min-Tang.

Ce fait revêtirait une importance considérable, non seulement pour la Chine, mais pour le monde entier.

La « Jeune Chine » en prenant le pouvoir porterait un coup mortel à la vieille civilisation chinoise, ce serait la fin — pour un avenir relativement rapproché — de la tradition séculaire des Fils du Ciel qui s'opposait à la pénétration de l'influence occidentale.

Et la Chine, qui renferme certainement en son sol d'immenses richesses non encore exploitées, deviendrait à son tour un vaste pays industriel.

Il est évident que cette transformation ne pouvait échapper aux grandes nations capita-

listes, toujours à l'affût de débouchés nouveaux et de « matériel humain » à exploiter.

Aussi les Japonais, proches voisins des Chinois, et qui étouffent dans leur petite île perdue dans l'Océan, suivent-ils très attentivement les différentes phases de la lutte entre Nordistes et Sudistes.

Ils viennent brusquement de rappeler leur présence en prenant l'offensive à Tsi-Nan-Fou, dans le but, prétendent-ils, d'assurer la défense de leurs nationaux. C'est toujours le même refrain : il a trop servi aux différentes puissances occidentales pour que nous soyons dupes.

En réalité, le Japon avait bien l'intention de pénétrer en Chine pour s'y tailler la part du lion. Et ce serait chose faite, s'il ne s'était heurté à son rival du Pacifique : les Etats-Unis. L'Amérique, qui s'est formidablement enrichie pendant la dernière guerre mondiale, dispose d'énormes capitaux pour lesquels la Chine offre de merveilleux débouchés. Aussi n'entend-elle pas se laisser distancer par les Nippons. De plus, elle ne peut tolérer que le Japon, avec lequel elle entrera en guerre un jour, pour la prépondérance du Pacifique, s'agrandisse et du même coup augmente sa puissance militaire.

Le Japon reste donc pour l'instant dans l'expectative ; partagé entre le désir de pénétrer plus avant en Chine et la peur de voir surgir devant ses desseins les Etats-Unis, sa politique est incertaine et hésitante.

L'Angleterre, qui a de gros intérêts à Changhaï, et qui écoule énormément de ses produits en Chine, la France, l'Italie et éventuellement l'Allemagne qui, musclée présentement par le Traité de Versailles, ne peut rien dire, sont également aux aguets.

Et la Russie, qui a également le droit de regard sur les chemins de fer chinois en Mandchourie, se dresserait également contre l'empire du Soleil-Levant au cas où ce dernier maintiendrait sa position interventionniste.

Donc, comme on le voit, la situation est extrêmement trouble. Il y a à la-bas, en Orient, d'énormes dangers de guerre, le foyer qui resta longtemps en Europe dans les Balkans s'est transporté en Chine.

Le voilà bien le péril jaune tant et tant de fois annoncé.

La hideuse guerre menace à nouveau. A la classe ouvrière de dire si elle permettrait qu'un tel fleau accomplisse à nouveau ses ravages. A elle de se dresser contre tous les gouvernements impérialistes et d'imposer sa volonté de paix.

R. BOUCHER.

LETTERE D'ITALIE

Après l'attentat de Milan. — Les persécutions. — Albert Thomas et le syndicalisme fasciste. — Les vieilles barbes du social-réformiste au ratelier ignominieux. — Le réveil prolétarien.

Rome, mai. — L'explosion de la bombe à la foire de Milan, le 12 avril, a permis de savoir quel était l'état moral de l'Italie dite par ironie « mussolinienne ». Ceux qui, à l'étranger, ont sous certains points de vue une « liberté relative », auront, bien du mal à s'expliquer la logique, la fatalité de la bombe de Milan, des autres attentats, des autres bombes encore. Le climat politique, moral et social de l'Italie justifie, ap-

prouve, encourage semblables attentats. Que l'on donne un coup d'œil sur la situation du prolétariat italien :

Depuis cinq ans, privé du droit le plus élémentaire, sans presse, sans liberté, sans opinion, sans critique, confiné entre la faim, la mort, la prison et le domicile forcé !

Mais revenons à la bombe, à cette machine infernale dont l'explosion a coûté la vie à vingt-deux malheureux.

Qui a posé cette machine criminelle? Jusqu'aujourd'hui, personne ne peut exactement dire qui sont et où se trouvent les auteurs ou l'auteur de l'attentat. On se perd en suppositions dépourvues de tout sérieux.

Le soir même de l'explosion de la bombe on a arrêté en masse tous les suspects, — catégorie de citoyens à laquelle on appartenait, pour avoir dit quelque chose, très peu de chose même, contre la politique césarienne — on les a tenus en prison quelques jours, puis on les a remis en liberté, mais après les avoir corrigés avec une bonne distribution de coups de pieds, de poings et de bâtons.

Pas tous en liberté, évidemment, car parmi les 500 arrêtés, on doit trouver à tout prix les auteurs de l'attentat, étant donné que tous les chefs de la police fasciste sont concentrés sur Milan ; et la police, comme on sait, doit toujours faire quelque chose, justifier sa raison d'être. Et on a retenu une trentaine de suspects. On avait songé tout d'abord à « confectonner » le traditionnel complot communiste, mais malgré la bonne volonté qu'y mettaient la presse et la police fascistes, on a dû malheureusement abandonner ce terrain, craignant que le ridicule l'emportât sur l'odieuse.

La presse fasciste, dans certain moment, avait cru devoir trouver l'auteur de l'attentat dans la personne du communiste Romano Tranquilli, mais après quelques jours, ce fut un trou dans l'eau ; ce qui n'empêche pas que l'infortuné Tranquilli



CHARLES RIVA assassiné par les chemises noires dans les geôles de Gênes

est toujours à Saint Victor avec deux côtes brisées.

Mais laissons de côté la terreur fasciste qui règne sur Milan depuis l'attentat, les huit morts, les dizaines de blessés, les arrestations et les « passages à tabac », pour parler un peu sur l'attentat lui-même.

Cet attentat, dont la police est impuissante à trouver les coupables (le vrai est Mussolini en personne), nous semble une diversion peut-être trouvée par le fascisme lui-même, car depuis quelque temps, nous sommes habitués à de semblables gestes criminels, pour mieux renforcer sa dictature.

Après le scandale de l'assassinat de Sozzi, après l'assassinat de Riva, Pirola et Sanvito, le fascisme a vu à l'horizon politique un deuxième coup Matteotti, et il a voulu prendre de l'avance avec l'attentat de Milan. Et ce deuxième coup Matteotti, cette année, était bien plus dangereux que celui de 1924, car aujourd'hui, la situation politique et sociale du prolétariat italien a empiré. Il y a 500.000 chômeurs, dont seulement 200.000 reçoivent 3 fr. 50 par jour, car Volpi a prélevé 175.000 lire sur la caisse de prévoyance pour consolider la lira ; 600 détenus politiques, 2.700 condamnés au domicile forcé, et les grèves que le fascisme se vantait d'avoir définitivement chassées du domaine de la réalité économique, ont refait leur apparition, malgré la malraque et la *Garda del Lavoro*, faite expressément pour tromper la masse travailleuse.

Il y a réussi, il faut le dire, mais pas pour longtemps, car le fascisme, né par la violence, doit gouverner et mourir par la violence.

Même après la sauvage répression contre le prolétariat révolutionnaire, après l'attentat, le fascisme n'a pas réussi à renforcer sa position, et il nous donne la preuve de sa faiblesse en ces deux faits :

1° Le Tribunal spécial fixé à Milan, au lendemain de l'attentat, avait promis une condamnation exemplaire, avant même d'avoir dans ses mains les coupables, mais après la première protestation internationale, Mussolini a déclaré au Sénat que la justice « sera inexorable, mais ouverte » ;

2° Comme en « haut lieu », on commence à comprendre très bien que, avec le plomb seulement, on ne peut tenir longtemps, aussi, dans ces dernières semaines, Mussolini et son état-major se sont donné la peine d'organiser presque 34 congrès syndicaux (dans lesquels, au lieu des délégués ouvriers, parle toujours un représentant du fascisme, c'est-à-dire un patron, un avocat ou un notaire, et cela pour faire croire à l'étranger et à l'intérieur que le fascisme a fait une véritable révolution démocratique.

Et, pour donner plus d'effet au beau tableau, Mussolini a eu la pensée d'inviter à Rome une vieille barbe de la II^e Internationale, le directeur du B. I. T., le détestable Albert Thomas.

Il faut lire la presse fasciste, mais surtout les deux discours de l'archiviste génois, touchant 80.000 francs suisses par an, pour se rendre compte de la dégénérescence morale intellectuelle et physique des hommes de la II^e Internationale.

Le fascisme a réalisé ce que les gouvernements démocratiques n'ont pas encore réalisé. Voilà tout ce que Albert Thomas a pu constater dans le paradis fasciste, uniquement parce que dans ce pays malheureux, il y a la journée de 8 heures, plus en raison du chômage chronique que par la volonté démocratique du fascisme.

Cette année, c'est l'année du syndicalisme. C'est très naturel. Après la curée du parti et de la milice nationale, le fascisme était bien obligé de donner du pain aux siens, et alors voilà le syndicalisme fasciste, qui coûte aux pauvres travailleurs 80.000.000 de lire par an, et qu'ils acceptent, pour n'être pas jetés à la porte de l'usine, condamnés à la faim et aux coups de matraque.

Mais Albert Thomas n'a pas vu, n'a pas voulu voir l'autre visage, le visage de l'Italie prolétarienne, ensanglantée et martyrisée.

Il n'a même pas songé à voir ses amis Rigola, d'Aragona et Magliana, lesquels ne sont pas tout à fait contents de la bonté du syndicalisme fasciste, qui pousse les ouvriers à demander eux-mêmes la diminution des salaires, pour ne pas être exposés aux représailles patronales et gouvernementales.

Mais, malgré la trahison presque quotidienne du social-réformiste, le prolétariat commence à voir son chemin, et la nouvelle offensive contre-révolutionnaire déclenchée avec tant de fureur sauvage par le fascisme, est là pour démontrer que l'esprit de lutte n'est pas encore mort chez les travailleurs italiens.

Que le prolétariat révolutionnaire international fasse toujours honneur à sa classe et à son passé, et nous vaincrons dans cette formidable et cruelle bataille pour la liberté.

ARTORIO.

Redoublons d'efforts !

Nous nous attachons, depuis quelque temps, à redresser la situation financière du « Libertaire ».

Par le compte rendu paru dans notre dernier numéro, nos amis lecteurs et abonnés ont pu constater que des résultats appréciables ont été obtenus.

En tenant compte que nous devons concilier ces deux choses : nous libérer de notre dette et assurer la parution de notre journal, la situation est donc satisfaisante.

Cependant, pour mener à bien cette tâche, l'effort de tous doit être porté au maximum, car la parution irrégulière du « Libertaire » ne pourrait se prolonger sans causer un préjudice moral sérieux au mouvement anarchiste tout entier.

Nous devons plus que jamais intensifier notre campagne de recrutement d'« Amis du Libertaire » et nous attachar par une aide soutenue à faire que ce journal occupe dans le mouvement social la place qui convient.

Travaillons à faire connaître, sous son vrai jour, la pensée anarchiste, en faisant vivre et prospérer ses œuvres de propagande.

Adresser les fonds à M. Faucier, chèques postaux, Paris 1165-55.

Les horreurs de l'inquisition fasciste

A MILAN

Les nouvelles qui nous parviennent de Milan sont de plus en plus inquiétantes. Les ouvriers, arrêtés en grand nombre, après l'attentat, sont torturés, et leur interrogatoire de torture se poursuit sous les yeux mêmes des juges du tribunal spécial, dans les salles de la Préfecture de police de San Fedele. Les cris et les gémissements des torturés parviennent même aux salles supérieures. La police n'a cependant pas encore retrouvé les auteurs de l'attentat. Et puisqu'il faut à tout prix, trouver des coupables, boucs émissaires, six ouvriers ont été dénoncés au tribunal spécial comme « complices » d'auteurs « inconnus » ! Les noms de trois de ces inculpés nous ont été fournis : Ludovicocheti, Testa, Vachieri. Aucun indice sérieux ne peut les faire soupçonner, ni eux ni les autres, d'une participation quelconque, à l'attentat.

Des autres arrêtés, qui subissent les tortures, quelques-uns ont perdu la raison. De nouveaux assassinats ont eu lieu. Plusieurs emprisonnés, depuis un an, ont été brutalisés odieusement. Les bourreaux eux-mêmes ont dû faire transporter à l'infirmerie les plus gravement atteints par les brutalités fascistes. Parmi ces derniers, se trouvait Romolo Tranquilli.

Arrêté à Côme après l'attentat de Milan, il a été accusé, entre autres, d'être militant du parti communiste. On ne peut pas exclure qu'idéologiquement il se soit rapproché de ce parti. Mais ce qui est grave, c'est que cette accusation soit suffisante aujourd'hui, en Italie, pour être livré aux pires violences. Dès son arrestation, police et presse fasciste travaillaient févreusement pour trouver un lien entre le jeune arrêté et l'attentat de Milan.

Parmi les documents « dangereux », saisis sur le jeune homme, se trouve une grammaire grecque, une histoire grecque, et un document catholique antifasciste ! Après avoir fait grand bruit autour de cette arrestation, on fait depuis le silence complet : parce qu'il résulte avec évidence qu'aucun lien ne peut exister entre cette arrestation et la bombe de la place Jules-César. En effet, les experts avaient établi que cette bombe aurait été placée la nuit du 11 au 12 avril. Or, tout le personnel de la pension « Belsito », a témoigné que le jeune Romolo Tranquilli avait passé, toute la journée de mercredi 11 et la nuit, jusqu'à 7 heures du matin du jeudi 12, dans la pension. Un récépissé des bagages de chemin de fer, trouvé dans les poches de l'arrêté, portait l'indication qu'à 9 heures, le jeudi 12, il avait fait consigner ses bagages à Gènes. Il lui était donc impossible, à 10 heures un quart (heure de l'explosion de la bombe) d'être à Milan.

Mais la clarté et l'évidence de son innocence, toutes ces preuves, n'ont pas arraché le malheureux à la torture. Il a été frappé sauvagement et torturé dans les geôles de la Préfecture de Police. A-t-il été torturé pour lui arracher des aveux sur l'organisation communiste auquel on le prétend affilié ? ou bien dans le but de lui faire avouer un crime qu'il n'a pas commis, par d'intolérables douleurs physiques ? Ce qui est certain, c'est qu'il se trouve actuellement à l'infirmerie de la prison de San Vittore, avec deux côtes brisées et la tête horriblement couverte d'ecchymoses...

Comme Romolo Tranquilli, des dizaines d'autres ouvriers sont torturés, tel Amodei, devenu fou à la suite de souffrances horribles.

Carlo Riva, dont on connaît l'assassinat, a été arrêté à Gènes à une heure du matin, la nuit du 12 au 13 avril. Transporté au Palazzo Ducale, il fut impitoyablement battu. Le lendemain, le préfet de police informait l'avocat que la famille de Riva avait chargé de s'informer, que « Riva s'était pendu dans sa geôle ». Carlo Riva ne s'est pas pendu. On ne peut accepter cette version du suicide comme on ne l'a pas acceptée pour Sozzi, Pirola, Sanvito, Carlo Riva, fut assassiné dans la sombre geôle du Palazzo Ducale. Les marques profondes au poignet et au front du cadavre nous prouvent suffisamment la nature de sa mort. Du reste, pourquoi la police a-t-elle encore une fois refusé l'autopsie et l'enterrement ? On ne cache pas un cadavre, on ne le fait pas ensevelir sous une garde d'agents de police, si l'on ne craint pas la vérité.

A GÈNES

Ce qui se passe dans la Préfecture de Police et dans les prisons de Marassi à Gènes dépasse toute imagination. Des crimes horribles se perpétrent dans le silence des souterrains où le préfet de police, l'avocat Bruno, ancien professeur de lettres au lycée d'Arenzo, dirige lui-même cette basse besogne. Le supplice de Carlo Ruota, condamnée de San Quirico, est une de ces victimes. Pour fatiguer les prisonniers et briser leur résistance, on les soumet à des interrogatoires qui s'accompagnent de coups de matraque ; durant la nuit ils ne peuvent dormir ; une geôle dont les murs épais ne laissent percer aucun son, sert de chambre de torture, où les prisonniers, les menottes aux poignets et à demi-morts, sont traités pour leur arracher des « aveux ». Cette geôle a vu l'agonie de Ruota, de Carlo Riva.

Il est un devoir urgent de réagir contre de telles infamies. Il faut sans répit demander toute la lumière sur ce qui se passe dans les prisons. Le nombre des prisonniers qui y sont enfermés s'augmente chaque jour. Nous recevons encore une lugubre nouvelle : l'ouvrier antifasciste, Landi, vient d'être tué après des souffrances infinies.

Sanvito, Pirola, Sozzi, Ruota, Riva, Landi, sans compter les victimes inconnues. Et cette mort menace les 6.000 prisonniers antifascistes.

L'agitation mondiale contre le fascisme ne doit pas avoir de répit. Toute l'opinion doit s'insurger contre le régime abject de Mussolini.

Il faut dire « assez » aux bourreaux et aux tortionnaires, pour arracher à la mort les nouvelles victimes que le régime s'apprête à sacrifier.

LA SÉANCE CONTINUE...

Après le premier acte de la comédie parlementaire, le rideau s'est abaissé brusquement.

Les électeurs souverains, hier acteurs de premier plan, sont désormais éloignés de la scène pour une période quadriennale et c'est probablement en guise de remerciements que deux jours après le 29 avril on leur faisait payer le pain trois sous de plus au kilo, qu'ils recevaient les feuilles d'impôt.

Ils doivent être satisfaits. La séance continue.

A lire les journaux on pourrait croire cependant qu'elle n'est même pas commencée.

La gent politicienne attend l'Événement qu'elle considère comme le plus important : « l'ouverture du Palais Bourbon ».

Il paraît, en effet, que les électeurs ont votés pour des représentants qui ne savent pas où se placer, alors pour connaître ses destinées, le pays est dans l'obligation d'attendre le 2 juin.

Vous avouerez que c'est peu flatteur pour les électeurs... à la lèvre du battage électoral, succède celle des combinaisons de couloir. Les élus travaillent dur dans la coulisse et de grandes surprises doivent être réservées aux spectateurs (électeurs y compris).

La séance continue...

Tout le « sérieux » d'une consultation électorale se dégage de cette incohérence où se débattaient les parlementaires.

Si en 1924, une ligne politique nette semblait (aux yeux des électeurs), se dégarer en 1928 il n'en est pas de même.

Tous les partis se considèrent, en effet, comme victorieux. Les Aragoins gueillent au triomphe ! les radicaux le leur contestent !

Droite et gauche claquent à qui mieux mieux.

Les socialistes, revenus à cent, dénoncent la résurrection du bloc national, cependant qu'à l'intérieur du leur parti, collaborationnistes et « doctrinaires » cherchent une attitude.

Les bolchevistes qui ont laissé plusieurs des leurs sur le carreau, seront de l'opposition.

Ces farouches antiparlementaires étalent leur déconvenue en s'amusant à polémiquer avec les socialistes : mutuellement ces frères ennemis s'accusent de la perte d'une cinquantaine de sièges. Quelle défaite pour le prolétariat révolutionnaire ?

De l'extrême droite à l'extrême gauche, le spectacle est digne de la politique.

Si les électeurs arrivent à s'y reconnaître, nous serons dans l'obligation d'admettre qu'ils ont su ce qu'ils faisaient les 22 ou 29 avril.

Quel méli-mélo !

Si au-dessus de ces querelles de politiciens, il n'y avait pas autre chose, nous nous frotterions les mains, mais, hélas ! répons-le, c'est la séance qui continue...

L'expérience parlementaire se poursuit avec la complicité des partis électoraux sur la dos des travailleurs. Ces derniers semblent ne rien avoir appris des trahisons successives dont ils ont été les victimes.

Endormis par une démocratie bientôt séculaire et par la force de l'habitude, ils assistent au spectacle, inconscients de leur force.

Au delà d'un parlementarisme de plus en plus impuissant et soumis, ils se sentent pas le danger qui les menace.

Ils se laissent subjuguer par les forces du capitalisme qui s'organisent et demain il sera trop tard.

L'illusion démocratique est une des armes dont se sert le capitalisme mais elle n'est pas la seule.

L'évolution du parlementarisme, dans ses méthodes et ses moyens, dénote un glissement formidable vers la dictature.

Sanctionnant sa propre déchéance, n'at-on pas vu une chambre s'aplatir devant « Poincaré » ?

La République est bien faible si son salut est conditionné à la volonté d'un « sauveur ».

Demain, quand les événements l'exigeront, les forces d'oppression et d'exploitation n'hésiteront pas à piétiner la légalité. Le Parlement n'est plus, à l'heure actuelle, qu'un paravent derrière lequel le fascisme prépare sa venue.

Il faut que les travailleurs le sachent. Il faut qu'ils se décident à briser avec des illusions qui les conduiront inévitablement à l'oppression la plus féroce.

Il le faut ! ou alors la séance continuera jusqu'à son apogée et il sera trop tard.

PIERRE ODEON.

Au profit du « Libertaire »

La Fédération Parisienne soucieuse de soutenir efficacement notre organe de propagande a décidé de lancer une grande tombola. A cet effet 5.000 billets seront édités et vendus au prix de 0 fr. 50 l'un. Entrées : lots : une bicyclette, une poste de T. S. F., de nombreux objets de première utilité.

Nul doute que tous nos amis seront heureux de nous seconder dans cette initiative en adressant dès maintenant leurs commandes de carnet de 20 billets à N. Faucier, chèques postaux : 1165-55.

P. S. — Cette tombola sera tirée au cours d'une fête champêtre qui aura lieu dans le courant de juin. Que nos amis et groupes se pressent.

Nos Balades Champêtres

Voici les beaux jours et nos balades à la campagne vont recommencer.

Camarades ! retenez votre journée du 27 mai et venez tous à la balade champêtre organisée par la Fédération parisienne

« AU TAPIS VERT »

dans le bois de Clamart.

Les moyens de communication, faciles et à la portée de tous seront indiqués ultérieurement.

LE DROIT PÉNAL ET LA RÉVOLUTION

Le problème de la criminalité est un problème angoissant pour tous les sociologues, mais spécialement pour nous qui aspirons à une société sans gendarmes, alors qu'il est malheureusement trop vrai que, quotidiennement, se produisent des cas où le gendarme apparaît nécessaire pour réprimer les excès des violents.

Dans ma récente villégiature, à San Vittore (la prison de Milan), j'ai eu de fréquentes occasions de discuter avec les gardiens et avec un bon nombre de « carabinieri » et de policiers détenus pour différentes sortes d'attentats à ce droit de propriété qu'ils auraient dû défendre. Tous ces gens-là ne voient dans le vaste problème social que la question pénale. La misère qui martyrise et abrute les masses et dont eux-mêmes sont les victimes ; les problèmes du travail, de l'éducation, de l'hygiène ; l'élimination des causes de discorde et de haine entre les hommes, la recherche et la suppression des causes des délits, c'est-à-dire des actes antisociaux ; l'art et la science mis à la portée de tous, ou plutôt tous élevés à la hauteur sublime de l'art et de la science, l'aspiration à une nouvelle civilisation d'où soient bannies les tares de la société actuelle et où tous les hommes s'efforcent, en une fraternelle émulation, vers plus de bien-être et vers de plus vastes et plus nobles horizons moraux, tout est insignifiant pour eux : seule, compte la question de savoir comment et par qui seront arrêtés et punis les délinquants.

C'est une étroitesse de vues, une « unilatéralité » qui s'explique parfaitement chez des hommes qui se sont spécialisés dans l'œuvre de répression et passent leur vie à serfer des menottes ou à ouvrir et fermer des cachots quand ils ne l'emploient pas à massacrer des rebelles ou à torturer des détenus. Mais ce n'est pas seulement ce personnel spécial qui préoccupe la question des délits et tout propagandiste anarchiste est habitué à s'entendre répéter comme objection suprême : « Qui tiendra les criminels en respect ? »

A mon avis, la préoccupation est excessive, car la criminalité est un phénomène d'importance presque négligeable en face de l'ampleur des faits sociaux constants et généraux, et il est permis de croire à sa disparition comme conséquence de la diffusion du bien-être et de l'instruction, ainsi que des progrès de la pédagogie et de la médecine. Mais pour optimistes que soient les prévisions, pour roses que soient les espérances, il n'en est pas moins vrai que la criminalité, et plus encore la peur de la criminalité empêche au jourd'hui des rapports sociaux pacifiques et cet état de choses, qui ne disparaîtra pas d'un instant à l'autre à la suite d'une révolution même radicale et profonde, pourrait être une cause de trouble et de ruine pour une société d'êtres libres, comme le plus insignifiant grain de sable peut arrêter une machine d'un fonctionnement parfait. Il est donc utile et même nécessaire que les anarchistes se préoccupent du problème et qu'ils s'en préoccupent encore plus qu'ils ne le font d'ordinaire, soit pour être en mesure de mieux réfuter une objection fréquente, soit pour ne pas s'exposer à de désagréables surprises et à de dangereuses conséquences.

Naturellement, ce que j'entends par délits, ce sont les actes antisociaux qui blessent les sentiments d'humanité et lésent le droit des autres à la liberté et non toutes les atteintes aux privilèges des classes dominantes que punit actuellement le code pénal.

Pour le moment, abstraction faite de toute théorie sur le libre arbitre, la fatalité et autres absurdes discussions philosophiques, on peut dire que, d'une façon générale, les crimes proviennent ou de causes naturelles (constitution défectueuse soit congénitale, soit acquise) ou de causes sociales (misère, ignorance, vices, etc.). Dans le premier cas,

il faut faire appel aux soins des médecins et des aliénistes, dans le second, à une meilleure organisation sociale qui fera disparaître la cause de tout ce groupe de délits. Mais ceci peut-être pratiquement applicable dans un avenir plus ou moins proche, mais n'est que très relativement juste actuellement.

Pour l'instant, la science des maladies mentales et de leurs effets moraux et l'art de les soigner sont encore dans l'enfance et d'autre part la transformation sociale ne pourra pas se faire de façon si calme et si rapide que toute cause de frottement et de lutte entre les hommes soit immédiatement éliminée. Peut-être, en sa première période, pourrait-elle au contraire causer une augmentation des actes de violence criminelle. Certainement, à part les fous et autres malheureux affligés de diverses maladies, il est vrai que c'est aux causes sociales que l'on doit tous ou presque tous les délinquants. Mais il est vrai aussi que les conditions sociales influent d'une façon plus ou moins durable sur ceux qui les subissent selon qu'elles ont agi plus ou moins longtemps et qu'il ne suffit pas de changer ces conditions sociales pour qu' aussitôt disparaissent les sentiments et les habitudes qu'elles ont créés.

Citons un exemple choisi non dans la haute criminalité, qui est la plus rare et au fond la moins dangereuse, mais dans la criminalité de petite envergure, quotidienne et qui en vient à être pour qui la pratique, comme un métier régulier. Les journaux racontent le fait qui, du reste, est loin d'être unique. Une nuit, le long du canal de Milan, un homme vigoureux et bien vêtu, qui n'était autre qu'un voleur, rencontre un pauvre diable qui venait du travail et, fatigué, se traînant vers son logis, l'arrête et lui demande sa bourse. L'homme attaqué n'avait point de bourse à donner ; fouillé par le voleur, il n'est trouvé possesseur que de quelques sous, alors le voleur irrité de ne rien trouver à prendre, battonne cet ouvrier pauvre et las et le jette dans le canal.

Ce voleur ne pouvait guère être qu'une victime de l'état social, peut-être avait-il été poussé au vol par la faim, peut-être avait-il été au début de sa carrière un généreux rebelle revendiquant son droit à la vie et au bien-être, mais la fonction avait réagi sur l'organe, la déformation professionnelle s'était produite, et cette victime était transformée en bourreau, plus de commisération pour les pauvres, mais contre eux de la haine et le désir de les punir d'être sans argent. Peut-on raisonnablement espérer qu'un type semblable renonce à ces méfaits subitement et devienne, avant qu'une nouvelle ambiance sociale ait fait sur lui une longue pression, un travailleur comme les autres et dont on n'ait rien à craindre ?

Et alors ?

Vous voyez bien qu'il faut des gendarmes, disent, triomphants, nos adversaires. Je vois qu'il faut, pas nier la difficulté pour s'écarter de l'étudier et de la résoudre ; je vois qu'il faut être toujours prêts à se défendre contre les malandrins, même dans une société meilleure que celle d'aujourd'hui (je ne parle pas exactement de l'Anarchie qui est la société parfaite, l'idéal vers lequel on tend et non le fait concret du proche demain) ; mais je crois aussi que le plus grand péril, ce sont les gendarmes, les prisons, les magistrats et tous ceux qui font profession de réprimer les crimes ; je crois surtout, et je suis affirmé dans ma croyance par les exemples de l'histoire, qu'en cas de révolution, si l'on constitue des corps armés et des fonctionnaires payés pour réprimer les délits, ce sont les pires criminels qui courront s'y enroûler, ils persécuteront les concurrents et surtout molesteront et exploiteront les honnêtes gens.

ERRICO MALATESTA.

ce qui se publie

LES LIVRES

LAURENT TAILHADE AU PAYS DU MUFLE, par Mme Laurent-Tailhade (Quignon, éditeur), 1 vol. 10 fr.

Mme Laurent Tailhade nous avait déjà donné voici quelques années un premier volume de souvenirs intimes sur son cher défunt, mais ce premier recueil n'avait point la combativité ni l'attrait historique de celui qu'elle nous apporte aujourd'hui. Dans *Laurent Tailhade intime*, elle se bornait à évoquer l'enfance et la jeunesse du vaillant pamphlétaire et à nous restituer pieusement quelques aspects particuliers de sa vie familiale et intellectuelle, de même qu'à justifier certaines de ses incartades ou de ses faiblesses.

Son nouvel ouvrage, tout en étant aussi ému se présente sous des couleurs plus agressives. Dans un style aussi mâle et aussi chatoyant que celui de son mari, Mme Laurent Tailhade nous dit les nombreuses promenades de Tailhade au pays du mufle. Elle nous instruit de ses déboires, de ses avanies cruelles, de ses déceptions pénibles, les embûches que jalousement de bons confrères lui suscitaient, les trahisons des uns, les vilénies des autres, les rancœurs tenaces que ses satires cravachantes lui valurent, les amertumes et les détresses que lui réserva toute une existence dévouée aux nobles combats. Quelques grands représentants de la Mufferie contemporaine y sont allègrement campés.

Un beau livre d'une lecture attrayante et profitable.

LE LECTEUR.

Vient de paraître :

MARIANNE A LA CUREE, roman de mœurs politiques par Fernand Kolney, 1 vol., 10 francs.

LES PLUS BELLES PAGES DE LAURENT TAILHADE — Le poète, le satiriste, le pamphlétaire — réunies par Mme Laurent Tailhade, avec une préface de Fernand Kolney, 1 fort volume de 700 pages, 20 francs.

A L'OMBRE DES CROCODILES EN FLEURS, par Jules Rivet, 1 vol. 10 francs.

N. B. — Tous ces livres sont en vente à la Librairie Sociale Internationale, 72, rue des Prairies.

Le droit d'asile en péril !

Il y a un an, nous menions campagne dans ce journal pour arracher des griffes des bourreaux argentins Ascaso, Jover, Durutti, menacés d'extradition par le gouvernement français.

Après une campagne qui dura plusieurs mois, nous eûmes la joie de voir enfin libérés ces camarades.

Mais le gouvernement avait pris contre eux un arrêté d'expulsion. La mesure n'était sans doute pas assez sévère, dans l'esprit de ces messieurs de l'Union Nationale. Obligé par l'opinion publique de relâcher nos camarades espagnols, le gouvernement français tenta de prendre sa revanche sur la famille d'Ascaso.

Nous apprenons en effet, que Marie Ascaso et son compagnon Luis Riera font à leur tour l'objet d'un arrêté d'expulsion.

Et exhalant sa haine jusqu'au bout, le gouvernement édicte la même peine contre Joaquim-Riera, frère de Luis, résident en France depuis 1908 et père de plusieurs enfants.

La Ligue des Droits de l'Homme a protesté. Elle a demandé au ministre de l'Intérieur de rapporter cette mesure inique.

Ce dernier a répondu qu'il maintenait son arrêté. Fort de l'appui de la *nouvelle Chambre*, le ministère entend sans doute intensifier la répression contre nos camarades étrangers. Nous ne le permettrons pas. De nouveau nous ferons appel à l'opinion publique, toujours prête en France à s'indigner contre les iniquités gouvernementales.

Dores et déjà nous envisageons d'organiser à travers le pays une vaste campagne d'agitation. Que tous les compagnons en prennent bonne note : un danger nous menace, l'U. A. C. R. ne failira pas à se défendre.

L'U. A. C. R.

REABONNEZ-VOUS !

Des avis de réabonnement ont été envoyés aux abonnés en retard ; nous espérons que ceux-ci voudront régulariser leur situation vis-à-vis de leur journal, dans le plus bref délai, afin de ne pas compromettre notre situation financière.

EN PROVINCE

BEDARIEUX

Conférence Chazoff

Mardi 8 mai, le camarade Chazoff a donné dans la salle de la maison du Peuple de Bedarieux, une conférence publique et contradictoire sur ce sujet : La Paix, la Guerre ou la Révolution.

Plus de 300 personnes écoutèrent très attentivement notre camarade qui a fort bien expliqué que la paix définitive ne pourra exister qu'après une Révolution à laquelle il faut dès maintenant se préparer.

La contradiction fut sollicitée, mais en vain. Une collecte fut faite à la sortie. Le Groupe.

FOURCHAMBAULT.

Conférences Lazarevitch

A Fourchambault, cité industrielle, à 8 h. 30, la salle du Marché contint quelques deux cents personnes venues pour écouter la contradiction annoncée à grand renfort de caisse. C'est alors que développant comme à Nevers, à Guerigny, Imphy, avec les preuves à l'appui tirées de « Travail », organe de la C. G. T. Russe, les conditions néfastes du travail, l'emprisonnement sans jugement, sans défense, sans publication des débats, ni des jugements prononcés contre les syndicalistes et anarchistes en Russie, cependant que la salle devient de plus en plus attentive à mesurer que notre ami retracé avec preuves en mains ce qui a été dit plus haut.

C'est alors qu'à la fin, le communiste Richard, secrétaire de Mairie à Fourchambault, demande la parole qui lui est donnée ; voici ce qu'il dit : Je m'étonne que Lazarevitch fasse des conférences sur la Russie et qu'il n'est pas encore expulsé. Il y avait ici, à Fourchambault, quarante étrangers qui, pour avoir chomé le 1^{er} mai, ont été expulsés ; ou bien Lazarevitch est payé par Sarraut ou bien il doit être expulsé.

Pour un communiste qui réclame le droit d'asile pour ses frères c'est un peu fort, quand même il demande l'expulsion de notre camarade ; comment travailleurs conscients appelez-vous un tel langage, c'est bien simple, moi je dis que c'est le langage que tout mouchard, tout délateur tiendrait, alors camarades ouvriers jurez, ceci se passe de commentaires.

Un certain Lucas, très honnête, ne trouve rien de mieux que de s'attaquer à Makhno toujours avec violence et sur des on-dit. Il est vite remis en place par notre ami avec preuve en mains. Un auditeur demande la parole — qui lui est accordée. Une chose m'étonne, messieurs, dit-il, c'est que lorsque Silvain Delret retour de Russie, à sa conférence du Ciné-Parc à Nevers, avait pris l'engagement d'honneur de venir apporter la contradiction à Lazarevitch et qu'il n'est pas venu le faire, ni à Nevers, ni à Guerigny, ni à Imphy, ni à... Comment qualifiez-vous ce geste, ou il nous a menti, ou qui est évident, ou c'est un lâche qui fuit devant la vérité, ma conviction est faite maintenant, jurez par vous-même.

Richard vous oubliez vite que Sohaerki député communiste polonais et Ballin, député communiste aussi et l'écrivain roumain communiste Francischi ont parcouru la France entière faisant des conférences et qu'ils ne furent jamais inquiétés et que nous ne serions jamais abaissés aussi bas que vous pour faire le geste que vous avez fait contre notre ami. Malgré votre bassesse, malgré vos calomnies nous avons jeté un peu de lumière sur la route de ceux à qui vous avez crevé les yeux.

GUERIGNY.

5 mai. — La salle du Marché où il y a une soixantaine de personnes composées surtout de bolchevistes ou communistes, à un aspect plutôt hostile pour la formation du bureau. Un vieux communiste est envoyé comme président, cependant que l'on ne désigne comme secrétaire. Aussitôt la parole est donnée au camarade Lazarevitch qui fait l'exposé de la situation des travailleurs de Russie en comparant les salaires de manoeuvres avec ceux des spécialistes ou il y a des différences qui atteignent le quadruple. C'est alors, tout de dix minutes, que le président qui n'a cessé de faire des réflexions absurdes, déclare la séance levée et s'en va, entraînant avec lui une quinzaine de ses partisans, cependant que Lazarevitch continue son exposé. La majorité de la salle écoute attentivement malgré la mauvaise foi du président qui essaie d'entraîner la foule. Pour une fois le troupeau n'a pas suivi les mauvais berges, cependant que nous distribuons quelques brochures à la fin de la séance. Un jeune communiste nous déclare qu'il n'y a pas grand chose comme différence entre votre idéal et le nôtre, la seule est celle-ci : Que vous ne voulez pas de maître et que nous nous en voulons.

Sans commentaire !

IMPHY.

Comme Lazarevitch a manqué le train, la conférence de Nevers du jeudi, a été remise à vendredi et celle d'Imphy, qui devait avoir lieu le vendredi, fut remise à lundi soir, à 8 h. 30, après la sortie des usines. Là, une foule d'environ 300 personnes, dont certaines n'ont jamais fréquenté les réunions, même politiques, se pressent dans la salle. C'est dans cette salle assés hostile au début que notre ami développe sa thèse : la salle devient de plus en plus attentive et c'est aux applaudissements unanimes qu'il termine.

Mais Pinol ou Pinot, de la Bellevilloise, est là pour la contradiction, car Pinol ne conteste pas les chiffres qui sont exacts, dit-il, mais arguant que la Russie manquant de bras était obligée de faire un effort et c'est pour cela que les 3-4 étaient les 1-2, et les 1.600.000 chômeurs ? Il n'y a qu'à l'embarrasser.

Ce faux-frère orateur, payé largement, essaie de salir notre camarade qui, placide, note une à une les déficiences de Pinol et les calomnies et les mensonges qu'il essaie de nous affubler. Sa tirade, d'un bout à l'autre, n'est que calomnies, tels que bombes anarchistes lancées dans des rues pour tuer des ouvriers, etc., ou sent la salle qui obéit à l'impulsion que lui donne ce faux frère venu à Imphy pour essayer que les travailleurs se divisent et se frappent pour que le lendemain, dans l'« Huma », on voie ce que l'on a vu au lendemain de la conférence Colomer à Lyon ; mais notre attitude face à la meute, la calme quelque peu et le coquin finit sa peroraison sous les applaudissements des fanatiques qui n'ont pas compris un mot et au moment où Lazarevitch veut remonter à la tribune pour remettre à ce colporteur les preuves de ses mensonges, il se sauve dans la foule.

La salle se vide, cependant que quelques provocateurs lancent du dehors des ordures ainsi que des pommes pourries. La vente des brochures s'est arrêtée, quelques peu, et à Imphy comme ailleurs, les camarades qui pensent avec leur propre cerveau, sauront distinguer entre les délateurs, même ouvriers, et les vrais révolutionnaires qu'elle est la meilleure voie pour arriver à une libération totale de l'esclavage moderne.

LAVELANET

Trois dates

22 avril, jour d'élections, les rues sont animées, on discute avec chaleur, le fait intéressant du jour est le scrutin dont le résultat une fois connu oppose à la grise mine des uns la joie débordante des autres. Hélas Lafagette radical-socialiste est mis hors de combat, un grand malheur disent ses amis, cependant que son adversaire socialiste Ranzani est élu, ses partisans sont fous de joie et crient à qui veut les entendre que Lafagette qui vécut au détriment de la population n'a que ce qu'il mérite. Ranzani, c'est un homme, le seul capable de défendre nos idées socialistes et de veiller sur nos intérêts.

Pauvres gens, crasse erreur est la vôtre, croyez-vous que Ranzani le socialiste fera quelque chose de plus que Lafagette, allons donc, ne soyez pas si candides, la passivité et la couardise des élus socialistes et de tous les autres en général devant le capital pendant la dernière législature démontrent qu'il en sera de même pour celle qui vient et que vous serez aussi bonaparte après comme avant, laissez le temps passer, dans quatre ans, nous aurons l'occasion d'en reparler, et vous comparerez de l'un à l'autre, tous dans le même sac, le sac à pourriture dont les prolétaires clairvoyants se débarrassent toujours plus nombreux.

Premier mai. La C. G. T. organise un meeting à Lavelanet en faisant appel à la population ouvrière qui, malgré qu'il n'existe aucune organisation syndicale, répond au nombre de 200 personnes à cette invitation, public mélange, on l'on remarque même des bourgeois qui sourient ironiquement lorsque l'orateur gaze vient rappeler la tragédie de Chicago ou Spie, Parsons, Fischer et d'autres camarades furent sacrifiés en 1886, au Moloch capitaliste américain. Mais cela intéresse très peu les quelques fils à papa et autres curieux venus là parce qu'il est trop tôt pour aller s'amuser. La péroraison finie, quelques jeunes du parti communiste font entendre quelques strophes de l'« Internationale » et l'on se sépare tranquillement, les uns vont au bistrot, les autres aux divers amusements de ville, car c'est fête à Lavelanet et les forains ne chômeront pas eux, le soir, grand bal, la au moins la jeunesse est présente, elle crie, elle boit, elle fait mille pirouettes.

Premier mai, triste spectacle, si les victimes de Chicago, de Fourmies, etc., pouvaient revenir, constater le résultat de leur sacrifice, ils cracheraient à la face de ce peuple et ils auraient raison.

6 mai. Grand événement pour Lavelanet ! Quelle joie ! quelle allégresse ! tout le monde est content, le 6 mai sera une date historique pour Lavelanet : jurez-en ! le « Stade Lavelanetien » est champion de Rugby et l'on défile, musique en tête, illuminations, fleurs, discours, bal, bombance ! Vive le Stade ! Vive nos zébrés.

Pauvre peuple, triste génération, qui n'a pas même un petit souvenir pour ceux qui sont tombés dans la lutte ouverte contre les exploités, pour ceux qui sont montés à l'échafaud pour avoir osé défendre les intérêts de ce peuple.

Pauvres exploités qui délaissent la défense de leurs intérêts véritables, qui travaillent de longues journées à un travail rude et pénible qui les ronge petit à petit. La journée de huit heures ? elle fut peut-être un beau rêve aujourd'hui envolé. Les salaires ? salaires de misère. L'Hygiène ? n'en parlons pas. A quoi bon penser à tout cela ?

A présent, il faut s'amuser, et l'on s'amuse fort et bien, voilà tout.

NEVERS.

Conférence Lazarevitch

C'est dans la salle des fêtes de la mairie de Nevers qu'eut lieu vendredi 4 mai, la première conférence : une centaine d'auditeurs écoutèrent avec attention la triste situation de nos camarades ouvriers russes trimant pour des salaires dérisoires, des journées interminables dans les conditions d'hygiène plus que douteuses touchant leurs maigres salaires avec des retards répétés, dans un pays (où les ouvriers sont les maîtres, paraît-il) qui a fait sa révolution totale, salvatrice, redémocratique, où chacun a le droit de vivre et de consommer selon ses besoins et de produire selon ses forces, quel rêve !

Notre ami, retraçant avec preuve en mains, toutes les malfaçons du régime autocratique que subissent les travailleurs, les locaux étroits où ils sont empiétés comme des sardines au mépris de tout droit humain, de toute sensibilité, le mouchardage à l'atelier, car il est obligatoire pour être bon communiste de moucharder sur ses compagnons de travail, etc. Le développement de toutes les thèses fut si clair, si précis, que pas un seul auditeur ne demanda la contradiction, ni d'explications. La séance fut levée à 11 h. 30 aux applaudissements de toute la salle dans laquelle pas mal de communistes avaient pris place.

PAS-DE-CALAIS

Au pays des gueules noires

Les corbeaux en chasse. — Décidément, on y verra tout dans ce pays. Depuis que les librepenseurs se sont endormis sur leurs lauriers, les hommes en soutane reprennent du poil de la bête. La semaine dernière, dans l'église des bonheurs rouges, à Lens, deux vicaires de cette paroisse lacérèrent une affiche annonçant un film jugé par eux, par trop hérétique. Leur coup fait, ils allèrent au commissariat et expliquèrent le motif de leur acte.

Ne nous illusionnons pas, nous savons que la gent cléricale, affiliée aux compagnies minières, et à la bande de pirates qui détournent le peuple, possède assez de puissance pour nous punir pour un pas en avant. Qu'un athée en fasse autant et nous verrons l'appareil policier et juridique se mettre en branle.

Il est bon parfois de sommeiller, mais tomber en léthargie, comme c'est le cas des sections de libre pensée Lenoisles, cela ne se conçoit pas. La calotte redresse la tête, raison de plus pour intensifier la propagande contre ces faux moralistes soutiens de la propriété affamée. Alors, les mécontents, les athées, les hérétiques, et les sans diu ni maîtres ! il y a une bonne chasse à faire ; la bête malfaisante doit crever avec ce régime d'iniquités.

Un mauvais chrétien.

SAINT-ETIENNE

La campagne antiparlementaire est terminée mais notre action continue, il nous faut faire connaître plus amplement ce que veulent les anarchistes, créer des groupes où cela est possible, unir les individualités sympathiques pour cette besogne. Le concours de tous et de toutes est indispensable aussi nous convions tous les anarchistes qui veulent venir sérieusement à notre réunion du 19 mai, samedi, à 20 heures, Bourse du Travail, côté gauche « mutualité ». Or ensemble, nous examinerons les moyens les plus pratiques et les plus rapides pour arriver à ce but.

P. S. — Pour tout ce qui concerne le groupe de Saint-Etienne, écrire à E. Soulier, 4, rue Georges-Dupré.

Comme au temps des Tzars

Faits et Documents

SUR LA REPRESSION EN RUSSIE

1 franc, franco, 1 fr. 25

— 00 aux groupes et dépositaires

Librairie Internationale, 72, rue des Prêtres, Paris-20.

Heureux symptômes Mauvais présages

J'écris heureux symptômes, parce que, contrairement à certains bruits et d'après les chiffres que le camarade administrateur nous donne cette semaine, non seulement le « Libertaire » n'est pas mort, mais il a remboursé 10.000 fr. en 5 mois et si ce mouvement se continuait 7 mois encore, au bout de ce temps, notre journal serait complètement libéré de ses dettes. C'est donc que tous les efforts de nos camarades n'ont pas été vains et inutiles, comme on s'est plu à le proclamer. Cela prouve que, malgré le départ de certains camarades influents qui se sont séparés de notre organisation, le mouvement anarchiste communiste, loin d'être abattu, conserve, au contraire, son influence et sa force dominante dans la lutte et dans l'agitation anarchistes. Ce n'est pas que je veuille en quoi que ce soit, diminuer la valeur et les mérites des camarades qui nous ont quitté, notamment Sébastien Faure, que je considère comme une des plus belles figures de l'anarchisme militant.

Mais, n'avons-nous pas la preuve que le « Libertaire » peut encore vivre, se développer et rendre de grands services à la cause des exploités et des opprimés, ainsi qu'à tous les parias de la société actuelle.

Cela prouve aussi que le mouvement anarchiste-communiste-révolutionnaire peut réunir autour de lui de fortes sympathies parmi les éléments d'avant-garde.

Ceci étant admis, nous devons redoubler d'activité et aller là où la propagande nous sollicite avec nos fortes convictions, notre organisation bien définie et notre programme concret inspiré du manifeste d'Orléans. Nous devons faire pénétrer notre propagande dans les masses, participer aux luttes ouvrières, qui sont les nôtres. C'est, à mon sens, la meilleure besogne des anarchistes. Les circonstances sont assez graves pour que les philosophes sortent de leur tour d'ivoire et se mettent en face de la réalité. Ne vaut-il pas mieux discuter avec des ouvriers plutôt que de controvertir avec un abbé Violet ou un pasteur Segond ? Pour nous, c'est notre conception de l'organisation qui nous oblige à être logiques en dehors de toute métaphysique.

N'avons-nous pas à combattre les partis politiques plus fortement que jamais ? Ces partis qui se vantent dans le parlementarisme, surtout le parti bolcheviste que rien n'arrête dans sa soif de pouvoir, de domination et de dictature.

Du côté du pouvoir, ne subissons-nous pas une régression formidable ? Est-ce que la calotte, l'armée, la finance, la magistrature, etc., ne sont pas coalisées contre les forces de progrès et de révolution ? La dictature de Poincaré ne s'annonce-t-elle pas comme grosse de dangers pour l'avenir du prolétariat ?

La répression n'est-elle pas à l'ordre du jour des journaux bien pensants qui, chaque matin, réclament une poigne gouvernementale plus ferme pour mater la classe ouvrière ? Les impôts augmentent, la misère s'aggrave, la vie devient de plus en plus chère, le chômage s'accroît. Et voici que là-bas, en Extrême-Orient, l'incendie de la guerre est allumé. La guerre est encore au Maroc, et elle est en Chine, où les Nippons viennent de se lancer à la conquête de nouvelles provinces convoitées. Les compétitions de l'Angleterre et de l'Amérique, qui entrent en jeu, les convoitises territoriales et commerciales des nations européennes ne vont-elles pas, à nouveau, déclencher une guerre mondiale ?

Hélas ! quand nous nous plaçons en face de ces graves problèmes, combien les dangers et les nécessités de la lutte devraient nous rapprocher, nous qui sommes presque les seuls à mener le bon combat.

Sans regarder si la C. G. T. S. R., si les communistes-anarchistes, si les Syndicats autonomes possèdent à eux seuls la vérité infuse. Nous devrions, pour un moment, oublier nos petites divergences pour ne songer qu'à faire front contre les puissances de destruction et de mort qui s'apprennent à noyer ce qui reste de la révolution chinoise. C'est pourquoi je rédis : heureux symptômes, mauvais présages, afin que nous nous mettions en face de nos responsabilités et que nous soyons prêts pour faire face aux événements qui, soyons-en certains, nous présentent une situation révolutionnaire, laquelle assignera un rôle important et décisif aux anarchistes et aux syndicalistes révolutionnaires.

Jean PEYROUX.

Albert Thomas fait des siennes

Il nous arrive d'Italie une nouvelle qui pourrait nous surprendre si nous n'étions prévenus sur les méfaits des politiciens. Albert Thomas, en tant que directeur du Bureau International, s'est rendu à Rome où il a été reçu en grande pompe par les corporations fascistes. Et il a prononcé un chaud discours dans lequel il a reconnu, il paraît, l'effort du gouvernement italien en faveur de la classe ouvrière italienne.

Et tenez-vous bien... il a salué à la fasciste le renégat Mussolini et ce au moment où ce dernier redouble de violence à l'occasion de l'attentat (ou du pseudo attentat de Milan) contre tous ceux qui manifestent le désir de conserver quelque indépendance. Et le Parti Socialiste ne souffre mot. Cependant il y a à peine une quinzaine, le « Populaire » publiait en bonne place une lettre d'un socialiste anglais qui refusait, en termes très dignes, d'assister à un congrès organisé par les syndicats fascistes italiens.

Est-il indiscret de demander au Parti Socialiste lequel des deux est dans la note ? Est-ce l'ex-ministre de l'armement ou le socialiste anglais ?

Nous serions curieux de connaître la réponse ! Nul doute que le subtil Léon Blum, avec... sa précision coutumière, trouvera le moyen d'arranger les choses à la satisfaction de tous... ses fidèles.

Quant à nous, il y a longtemps que nous avions jugé Albert Thomas, l'ex-partisan de l'Union Sacrée : il la continue aujourd'hui dans les... bras de Mussolini. C'est dans l'ordre des choses... politiciennes.

Le Lecteur.

A bas les « Sections Spéciales »

Les faits qui viennent à notre connaissance, soit au sujet de la Maritime de Toulon ou des disciplinaires de Calvi, prouvent surabondamment qu'il est d'urgence et de nécessité impérieuse d'accroître notre activité et, avec le concours de tous, contre le militarisme, dont les « Biribis », sous différentes formes, avec les crimes monstrueux qu'ils engendrent, n'en sont que les conséquences.

Elles sont nombreuses et l'institution dont elles découlent ne pouvant disparaître qu'avec le principe d'autorité lui-même, nous devons, sans négliger la propagande générale à tous les points de vue, appuyer surtout sur ce qu'elle renferme de plus exécrable et de révoltant dans les faits qui sont susceptibles de toucher l'opinion publique dans ce qu'elle a de plus sain.

C'est pourquoi les événements de Calvi m'en fournissant l'occasion, je reviens encore à ces bagnes odieux, abominables entre tous, que, depuis 1910, on a dénommés « sections spéciales ». C'est là encore qu'aujourd'hui se continue la série des crimes qui, depuis Napoléon, sont perpétrés dans ces lieux de torture qu'antérieurement on nommait : Coco, peau de lapin, compagnie de discipline.

Certes, et je l'ai constaté par moi-même, toutes ces modifications successives (au prix de quels efforts, campagne J. D'Hour particulièrement) n'ont amené aucun changement profond (parce que impossible), mais ont eu au moins cet avantage de faire revenir des colonies lointaines où ils étaient transportés : Madagascar, Sénégal, Tunisie, Algérie, etc., en France, tous ces malheureux exilés, Et, par répercussion, sinon d'atténuer la férocity des brutes sanguinaires qui y sévissent, mais d'accroître leur prudence.

C'est résultat, relativement négatif dans un sens, surtout si l'on considère la somme d'efforts et de dévouements dépensés pour y aboutir, le serait en effet effectivement, si l'on continue encore longtemps à végéter dans l'indifférence et le pessimisme, sans ressort pour continuer la belle et noble tâche de nos précurseurs.

Et pourtant, je l'ai et ayons-la tous, cette conviction que les « manches » sont jouées et que la « belle » serait pour nous si nous mettions autant d'ardeur que nos aînés. En effet, si le monstre lui-même n'est pas encore acculé et prêt à rendre gorge, il n'est pas moins vrai, que la partie qui, en ce moment, nous intéresse le plus spécialement comme étant la plus gangrénée, ne peut plus échapper, par d'autres expédients, à l'amputation nécessaire et indispensable.

Nous le voyons, notre tâche est encourageante et plus que jamais digne d'intérêt, pour laquelle aucun anarchiste digne de ce nom, ne peut, sans faillir, refuser d'apporter son concours si faible, soit-il. Tous sont indispensables et criminel serait qui, pour cette cause, ne ferait abstraction de ce qui trop souvent, malheureusement, nous divise en créant des dissensions intestines, qui, semant le découragement dans nos rangs, nous interdit toute action efficace.

Le jugement des mutins de Calvi confirme magistralement pour moi le seul fait acquis, je crois, par toutes ces réformes successives et tout à fait superficielles. En effet, j'ai le plaisir de constater, que tous, sans exception, ont bénéficié de circonstances atténuantes, Clémence excessive, ment rare aux temps passés, où les ignominies de ce genre se consacraient dans le vase clos des colonies lointaines. La peine de « travaux publics », qui n'a, cette fois, pas été prononcée, était alors de règle dans les faits les moins caractérisés.

Je ne me souviens que d'une fois (Kai-routan-Tunis), où, de par l'outrancière et abominable inconscience de nos bourreaux (février 1910) dépassant toute limite, inacceptable même pour des juges partiaux et complices ont échoué dans leur vengeance infâme.

C'était au lendemain d'une protestation unanime relative à divers mouchardages. Le capitaine de compagnie, rassemblant ses exécuteurs à tout faire, leur intima l'ordre de sévir instantanément et par tous les moyens, afin d'en expédier une grande partie au conseil de guerre et la majeure partie des autres aux pionniers (disciplinaires de la discipline exempte de toute faveur, actuellement section de répression : Saint-Florent, Ile Madame). Cet ordre, joyeusement suivi à la lettre, moins de quinze jours après, sur une soixantaine que nous étions, les locaux en renfermaient 26 en prévention de conseil de guerre et 24 d'entre nous, étions totalement innocents.

Ce qui, sans autre détails, permettra de concevoir cette extraordinaire clémence, nous accordant 8 années de non-lieu et un maximum de 3 ans de prison. J'ai relaté, quoique minime, cet avantage acquis dans le fait. Mais, en conséquence, je ne puis faire autrement que de signaler aussi un résultat opposé, qui, s'il était toujours en vigueur, mettrait nos camarades de Calvi dans une situation aussi tragique qu'imaginable. A ce point, que sans paradoxe je puis dire avec certitude, que le « cafard » doit travailler avec le plus de violence, ceux dont la peine a été la moins forte.

En effet, du temps des anciennes compagnies et au début des sections, la plus légère peine infligée par les conseils de guerre apportait l'avantage essentiel et primordial, à celui qui en était l'objet, d'être gracié de toutes les punitions disciplinaires en cours. Et généralement, ce n'était que par la suite fatale d'un stage plus ou moins prolongé aux locaux disciplinaires, accablé de plusieurs centaines de jours de prison, dont la liste s'allongeait sans cesse, qu'exodés les malheureux « jouaient le foliot » lorsque parfois par raffinement de cruauté ils étaient épargnés.

C'est cette coutume, sinon droit, existante de tout temps et dans ces conditions, seule planche de salut, qui a été radicalement supprimée de par l'effet d'un décret ministériel paru, dans le courant de l'année 1912. Ce qui équivalait pour le disciplinaire, tant qu'il n'avait pas accompli toutes ses punitions d'une manière effective à une détention perpétuelle. Et qui connaît le système de « pelote » en vigueur dans ces lieux maudits, ne peut garder à ce sujet la moindre illusion.

Je ne puis encore une fois, avant de terminer, faire autrement que de signaler, la pauvre victime innocente que fut NAZKA, fusillé à Bordeaux, le 2 novembre 1914, victime de ce fameux décret abominable.

Après de nombreux avatars et une longue détention, il parvenait enfin au début de 1912 à terminer son temps de service et entrer ainsi dans son « rabiot ». Comme beaucoup d'autres et pour pouvoir assurer de façon certaine et définitive sa libération il fit le coup de folot classique.

Plus tard, au pénitencier d'Albertville, sur le point d'être libéré et anxieux du fameux décret en question, il interrogea le commandant de l'établissement, qui, de bonne foi, lui assura que sa peine terminée, il réintégrerait directement son foyer. Malédiction ! ce jour arrivé, 1^{er} avril 1914, il prit, escorté des gendarmes, la direction de la section de l'Ile Madame où en arrivant il fut directement enfermé en cellule. Malgré tout, ne voulant encore désespérer, il se détermina à patienter jusqu'au 14 juillet, dans l'attente d'une grâce possible. Mais, hélas ! ce jour tant escompté, fut celui de sa condamnation à mort et aussi du crime le plus inqualifiable et le plus lâche qui se puisse concevoir. Ce soir-là, plusieurs brutes avinées, rampant dans sa cellule à l'improviste, le frappèrent avec fureur le laissant ensanglanté sur le sol. Et non satisfait de cet exploit abominable, ils couronnèrent encore leur forfait, en accablant la victime elle-même de voies de fait avec préméditation sur des supérieurs à l'occasion du service. Ce qui lui valut, la guerre se déclenchant par la suite, d'être condamné à mort et fusillé comme je l'ai indiqué.

Certainement que ce fait typique est une exception, mais il n'en est pas moins vrai, que si cet affreux décret est toujours mis en application, la situation de nos malheureux camarades de Calvi et d'ailleurs est encore bien plus tragique qu'on pouvait se l'imaginer.

C'est pourquoi en terminant je crie de toutes mes forces, aux anarchistes, aux révolutionnaires et à tous les hommes de cœur de mettre tout en œuvre pour qu'à l'avenir de telles ignominies ne puissent plus exister. A bas tous les bagnes militaires !

Paul CELTON.

Dans les prisons de la République

Clairvaux. — De graves nouvelles nous parviennent de détenus militaires qui, l'année dernière, après les protestations faites à la prison maritime de Toulon, ont été transférés à la prison de Clairvaux.

Les gardes chiourmes se vengent. Les marches excessives dans la cour, la mauvaise nourriture, les brimades, les coups, les brutalités sans nom des prévôts tentent à réduire le courage des mutins.

A la suite de ce traitement ignoble, des détenus sont devenus fous.

Le détenu Amiot est gravement malade, dans un état de faiblesse extrême.

Le détenu Vilgrain serait mort des suites des traitements subis.

Gazenave, qui plusieurs fois fut descendu au cachot de correction, est actuellement dans la même situation physique qu'Amiot.

Les bourreaux des conseils de guerre de Toulon peuvent être fiers de leur œuvre. Leur justice haineuse et inhumaine reste implacable. Mais il faut que cela cesse ! Et que l'amnistie totale libère toutes les victimes des conseils de guerre.

PANTIN-AUBERVILLIERS

COMPTE RENDU DE LA CAMPAGNE ANTIPARLEMENTAIRE

Malgré la division régnant dans notre groupe depuis le dernier Congrès notre campagne eut assez d'ampleur : un grand nombre d'affiches anciennes nouvelles et illustrées furent apposées dans la première circonscription de Saint-Denis ; un copain du groupe est intervenu dans diverses réunions adverses, notamment à Pantin, Aubervilliers, où, chose rare, devant un nombreux auditoire, il put développer dans le plus grand silence, notre conception antiparlementaire. Au Pré-Saint-Gervais, à Paris, dans le 4^e, rue Neuve-Saint-Pierre, malgré les manoeuvres du candidat socialiste, encouragées par le nombreux public, notre copain reprocha au parti socialiste, dans un réquisitoire vigoureux, le néant des promesses faites en 1921, notamment en ce qui concerne l'amnistie. A souligner que le délégué du P. C. causa dans le bruit.

Toujours dans le 4^e, rue Saint-Louis-en-l'Île, pour porter la contradiction au même aspirant député nous fîmes dans l'obligation, quelques copains, de fonder sur les socialistes qui avaient la prétention de nous interdire l'entrée du préau. Nous eûmes la joie d'entendre ces révolutionnaires faire appel à la police. Drôle de meurs !!! Là, notre camarade Achille Lauzelle, pendant plus de vingt minutes, fit entendre de dures vérités à toute la gamme de politiciens présents dans la salle et recommanda aux travailleurs de venir grossir les rangs des anarchistes dans leur travail d'émancipation révolutionnaire, et pour en finir, dans le 10^e arrondissement, au citoyen Groussier, candidat S.F.I.O., nous avons pu constater que dans ce secteur les socialistes n'avaient rien à envier aux bolcheviks, interruptions, gueulements, vendus, tout fut de la fête et pour corser la soirée théâtrale un président de séance intervenant à tout propos, et même hors propos, prouvant d'une façon éloquent que les banderilles de notre camarade portaient au bon endroit. En résumé, bonne propagande qui doit porter ses fruits, à condition de redoubler d'efforts et nous faire connaître nos vrais frères par le grand public qui nous ignore : travaillons en sorte que les sympathisants deviennent à leur tour des militants, ne serait-ce que pour donner une leçon au pisseur de copie en chambre du journal le « Soir », qui lui, durant la campagne électorale n'a vu, le pource ! qu'un seul anarchiste.

Pour le groupe : Pierre CHAMPBENOIT.

L'ETHIQUE

par Pierre KROPOTKINE

traduit du russe par M. GOLDSMITH
1 volume : 18 francs, franco.

